

Chapitre VI

PORTER LE FARDEAU DE L'AUTRE DANS LE CHRIST

Introduction

Nous avons vu, la dernière fois, comment nous ne devons pas « aller au devant de l'insensé » sous peine de nous mettre dans des impasses, des situations impossibles. Nous ne pouvons pas nous laisser aller à suivre notre désir de vivre en communion avec les autres sans discernement. Vouloir être proche d'autrui de soi-même, c'est vouloir faire ce que Dieu seul peut faire par la puissance de sa charité et de sa lumière¹. Essayons de voir maintenant comment, dans cette impossibilité à vivre une vraie communion avec le pécheur, nous sommes appelés à le porter.

1. Ne pas se faire soi-même le compagnon des pécheurs

« Qui aurait pitié du charmeur que mord le serpent et de tous ceux qui affrontent les bêtes féroces ? Il en va de même pour **celui qui fait du pécheur son compagnon** et qui prend part à ses péchés » (Si 12, 13-14). L'Écriture nous met en garde contre ce besoin humain de se faire « le compagnon » au lieu de garder la distance. Dans la mesure où c'est un amour humain qui nous porte – et c'est forcément le cas si nous ne sommes pas dans l'écoute de la volonté de Dieu, si nous « n'attendons pas l'occasion » (Si 27, 12) –, cet amour humain ne nous protège pas de la contamination du péché, il n'est pas plus fort que le péché. Seule, la charité divine est victorieuse du péché et peut le porter sans mettre sous son emprise. Sans elle on se retrouve, de fait, « souillé » (cf. Si 22, 13), « englué » dans le péché au sens où l'Écriture dit encore : « Qui touche à la poix s'englué, **qui fréquente l'orgueilleux en vient à lui ressembler. Ne te charge pas d'un lourd fardeau** » (Si 13, 1-2). « Se charger d'un lourd fardeau », trop lourd pour nous, c'est se charger humainement du péché de l'autre en voulant le sauver ou simplement « faire ami » avec lui.

L'Écriture dit encore : « Qui chemine avec les sages devient sage, **qui hante les sots devient mauvais** » (Pr 13, 20). Comme dit le proverbe : « Ceux qui se ressemblent s'assemblent » (cf. Si 13, 16), mais, à l'inverse, il est vrai aussi de dire que ceux qui

¹ Aimer ne signifie pas réveiller un besoin d'union, de proximité avec autrui qui ferait appel, en réalité, à notre affectivité, à notre besoin humain d'aimer et d'être aimé contaminé par notre « moi ». Aimer, c'est – comme nous avons essayé de l'expliquer dans la lumière du dessein divin – réveiller en soi l'espérance, c'est-à-dire le désir du Royaume de Dieu, pour nous ouvrir à un amour pur qui nous fait voir et aimer l'autre en Dieu.

s'assemblent finissent par se ressembler. C'est la raison pour laquelle, selon un autre proverbe, mieux vaut être seul que mal accompagné. Mieux vaut avoir le courage, la force de renoncer à une « communion » qui ne serait qu'une illusion et un piège pour l'âme. Il est tout aussi dangereux de se complaire dans une sorte de pitié humaine qui nous porte à vouloir secourir l'autre et qui, en réalité, non seulement se révèle totalement impuissante à faire du bien aux âmes, mais qui, plus encore, fait obstacle à notre entrée dans la charité divine. **Si l'on veut pouvoir aimer divinement, il faut renoncer à vouloir aimer humainement.** Celui qui veut aimer, porter l'autre, se faire proche de lui, le sauver en s'appuyant sur ses propres force d'amour, se recherche encore trop lui-même secrètement pour pouvoir s'ouvrir à Dieu et à autrui d'une manière divine. Ce n'est pas tant l'amour humain que le vouloir aimer qui est gênant². C'est dans ce « vouloir » qu'est cachée la secrète prétention de pouvoir aimer. « Dieu résiste aux orgueilleux, mais c'est aux humbles qu'il donne sa grâce » (1 P 5, 5). Rester conscient qu'on ne sait pas aimer, qu'on ne peut pas donner à l'autre l'amour dont son âme a besoin, c'est la première manière de se disposer au don de la charité divine « qui est dans le Christ » (cf. 1 Tm 1, 14).

2. Aimer autrui dans notre abandon au Père

« Frères, même dans le cas où quelqu'un serait pris en faute, vous les spirituels, rétablissez-le en esprit de douceur, te surveillant toi-même (...). **Portez les fardeaux les uns des autres** et accomplissez ainsi la loi du Christ » (cf. Ga 6, 1-2). Il nous faut apprendre à « porter les fardeaux les uns des autres » sans « nous charger d'un lourd fardeau ». C'est cela « accomplir la Loi du Christ », c'est-à-dire nous aimer comme lui nous a aimés (cf. Jn 15, 12), nous aimer de son amour, de cet amour qui a tout porté sur la Croix. Le Christ a porté le fardeau de nos péchés sur la Croix en éprouvant dans sa chair tout le mal du péché, il en a mesuré l'horreur, l'abîme en tant qu'il nous sépare de Dieu. Il l'a mesuré de par la profondeur de son union au Père. Seul celui qui aime et vit une communion totale avec le Père peut **mesurer jusqu'au bout le mal de la séparation d'avec Dieu**³. Le pécheur, à cause de la dureté de son cœur, n'est pas

² Il y a des personnes toutes simples et sans prétention, qui ont le cœur sur la main et qui, spontanément, cherchent faire plaisir aux autres, à leur rendre service. Même si leur amour reste au niveau d'un amour humain, elles ne risquent pas grand-chose dans la mesure où il ne s'y mêle pas de volonté propre. Elles ne sont pas à vouloir aimer, elles aiment tout simplement, même si c'est d'une manière encore très humaine, très affective. L'expérience montre qu'elles finissent malgré tout, le plus souvent, par se décourager face à la dureté du monde et à se replier un peu sur elles-mêmes à force de recevoir des coups. L'amour humain confronté au mal ne tient pas longtemps.

³ Comme Jean-Paul l'a montré dans sa lettre apostolique *Salvifici Doloris* (n° 18) après avoir cité les parole du psaume 22(21) : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » : « On peut dire que **ces paroles d'abandon naissent au plan de l'union indissoluble du Fils avec son Père**, et qu'elles naissent parce que le Père “a fait retomber sur lui nos fautes à tous”, dans la ligne de ce que dira saint Paul : “Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché”. En même temps que ce poids horrible, *mesurant “tout” le mal* – contenu dans le péché – *qui consiste à tourner le dos à Dieu*, le Christ, **par la profondeur de son union filiale à son Père, perçoit d'une façon humainement inexprimable la souffrance qu'est la séparation, le rejet du Père**, la rupture avec Dieu. C'est justement par cette souffrance qu'il opère la Rédemption et qu'il peut dire en expirant : “Tout est accompli.” »

conscient, il ne peut ressentir le mal de son péché parce que ce n'est pas l'amour qui le fait vivre. Il ne sait pas dans quel danger il est de se damner, c'est-à-dire de vivre éternellement cet état de séparation d'avec Dieu dans la plus grande souffrance. Le Christ, lui, vit d'amour, de la communion, il n'a pas d'autre vie. Le péché le crucifie, le met en état d'agonie⁴.

Ce n'est pas la souffrance elle-même qui a été victorieuse du péché sur la Croix, mais **c'est l'obéissance, l'abandon au Père**. Alors même qu'il vivait sur la Croix un délaissement, une déréliction totale s'éprouvant dans tout son être abandonné du Père, se sentant submergé, englouti par la boue du péché, torturé dans son âme d'une manière bien plus intime et profonde que ne pouvaient l'être les prophètes et les justes comme Lot (cf. 1 P 2, 8), le Christ s'est remis « entre les mains du Père » (Lc 23, 46), il s'est abandonné à lui totalement, « obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix » (Ph 2, 8) : « Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi **par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste** » (Rm 5, 19). La force du Christ sur la Croix, c'est la force de son abandon au Père qu'il a vécu sans ressentir l'amour, sans jouir de l'union. C'est cette obéissance filiale, amoureuse vécue, jusqu'à l'extrême, qui répare la désobéissance du péché, la surpasse et l'anéantit⁵.

« Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux » (Mt 26, 39). Le Christ a vécu sa Passion non pas d'abord pour nous, mais pour accomplir la volonté du Père. **La Croix est d'abord l'expression de son amour pour le Père** comme il l'a dit lui-même dans son discours d'adieu : « Il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père (...) » (Jn 14, 31). C'est à l'intérieur de son obéissance à la volonté du Père, qu'il nous a aimés jusqu'à « déposer son âme » pour nous (cf. Jn 15, 13). Il a consenti, par amour pour son Père, à boire le calice qui lui était présenté, communiant librement au dessein de salut du Père sur l'homme. Il a ainsi, dans son obéissance, « mener l'œuvre du Père à bonne fin » (Jn 4, 34). Il a accepté d'« être fait péché » par le Père (cf. 2 Co 5, 21). Il ne s'est pas fait péché lui-même. Il n'a pas cherché à souffrir pour nous, mais il s'est enfoncé dans la profondeur de la souffrance de la Croix par et dans la profondeur de son obéissance au Père. Autrement dit, il n'a pas voulu nous sauver d'une volonté humaine comme on peut le vouloir devant la détresse de quelqu'un qu'on aime. **Il n'a pas souffert d'une**

⁴ Comme l'a si bien exprimé le Père Thomas Philippe : « L'angoisse de Jésus est sans consolation et sans appui. L'angoisse est proportionnée à la force unificatrice de son amour. En Jésus, tout est unifié par l'amour. Il n'y a pas d'autre équilibre, d'autre harmonie. **Cette suspension de l'amour jette donc son âme dans une angoisse totale**. Jésus ne trouve rien en son âme à quoi il puisse se raccrocher. Sans amour il n'y a plus en son âme aucune lumière, aucune vitalité. Tel est le mystère de son agonie divine. Dans cette agonie, Jésus vit la mort de l'amour, et dans sa mort il vivra la vitalité éternelle de son amour » (*Le mystère de l'agonie et de la passion de Jésus*, Les Chemins de l'Arche- La Ferme, 1986, p. 59).

⁵ Comme l'explique Jean-Paul II : « Dans sa souffrance, les péchés sont effacés précisément parce que lui seul, comme Fils unique, a pu les prendre sur lui, les assumer avec un amour envers le Père qui **surpasse le mal du péché** ; en un certain sens, il **anéantit** ce mal dans l'espace spirituel des relations entre Dieu et l'humanité, et il remplit cet espace avec le bien » (*Savifici doloris*, n° 17).

sorte de compassion humaine pour les pécheurs en voyant leur misère. Il a simplement porté ce que le Père lui a fait porter pour accomplir son œuvre de miséricorde pour l'humanité. Dans cette parfaite obéissance au Père est contenu un parfait amour pour nous, **un amour sauveur**.

3. Laisser se vivre en nous la souffrance sans comprendre

Porter l'autre dans le Christ, c'est **partager la souffrance du Christ**. C'est suivre le même chemin que lui en acceptant de vivre une souffrance qui ne nous appartient pas, une souffrance qui nous échappe, dont on ne comprend ni le comment ni le pourquoi. Elle n'est pas directement liée à ce que l'on peut voir ou comprendre humainement de l'autre. Elle n'est pas liée non plus à une relation affective avec autrui. On porte un combat, une tentation, un péché dans lequel l'autre est emprisonné. Dieu en a besoin pour libérer cette âme de son péché, de son aveuglement, de l'influence du démon (cf. 2 Tm 2, 26). On porte sans savoir qu'on porte, on aime sans savoir qu'on aime. **Il n'y a qu'une seule chose qui reste, une seule boussole⁶, c'est l'abandon au Père**. Et c'est tout ce qui nous est demandé en fait. Telle est la pure compassion divine qui nous fait communier à la passion du Christ, « à ses souffrances » (Ph 3, 10). Il y a pas de place pour un vouloir aimer et sauver l'autre, ni pour un apitoiement sur l'autre. Il n'y même pas de place pour une compréhension de ce que l'on vit. Si l'on « comprenait », comment pourrait-on vivre vraiment la souffrance d'âme que le Christ a connue dans la nuit du péché ? Notre Seigneur, en effet, a vécu sa passion « sans comprendre » au sens où il n'a pu s'appuyer sur aucune compréhension humaine jusqu'à s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »⁷.

Telle est la forme que prend la « communion » ou disons plutôt l'union avec les pécheurs dans le Christ et en lui seulement. Dieu peut nous appeler ainsi à nous « asseoir à la table des pécheurs » avec le Christ pour y vivre une mystérieuse solidarité⁸. Il s'agit toujours d'une manière ou d'une autre de vivre une « mise à mort », de **cette mort que produit le péché⁹** (cf. Rm 6, 21), pour que les pécheurs puissent

⁶ Selon l'expression utilisée par la petite Thérèse : « Je ne désire pas non plus la souffrance, ni la mort, et cependant je les aime toutes les deux, mais c'est *l'amour* seul qui m'attire... (...) maintenant c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole !... » (*Ms A*, 83r°).

⁷ Certes le Seigneur peut nous faire la grâce, à un moment ou à un autre, de voir le sens de cette souffrance, de voir pour qui et pour quoi nous souffrons, mais cela n'est pas essentiel à ce mystère de la compassion divine. Acceptons de vivre d'abord l'épreuve dans une foi pure et une espérance aveugle.

⁸ Comme celle qu'a vécue la petite Thérèse : « Mais Seigneur, votre enfant (...) vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de **cette table remplie d'amertume** où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous aurez marqué... (...) ô Jésus s'il faut **que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime**, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume » (*Ms C*, 6r°).

⁹ Écoutons Marthe Robin expliquer en quoi « **le péché détruit les bases de la vie divine en tous ceux qui s'y livrent** » : « Le péché n'est donc pas seulement une désobéissance énorme contre Dieu, il est encore **l'acte contraire à l'Amour**, à qui il s'oppose (...). Et par contrecoup, c'est le malheur du pécheur lui-même, car bien qu'il prenne souvent la trompeuse apparence du contraire, **le pécheur ne**

« revenir à la vie » (cf. Lc 15, 24). Il y a un échange qui s'opère : on vit la mort du péché pour que d'autres puissent vivre la vie de l'Amour. « Nous portons partout et toujours en notre corps la mise à mort de Jésus, pour que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps. (...) Ainsi donc, **la mort est à l'œuvre en nous et la vie en vous** » (2 Co 4, 10.12). Tout dépend radicalement de notre degré d'union au Christ. En dehors d'une « vie cachée en Dieu avec lui » (cf. Col 3, 3), il n'est pas possible en effet de ressentir comme lui le mal du péché dans ce qu'il a de plus intime, c'est-à-dire en tant que séparation d'avec Dieu. Ceci dit, dans cette participation aux souffrances rédemptrices du Christ, il y a du plus et du moins. Disons que la profondeur de la souffrance dépend de la profondeur de notre communion avec le Christ dans sa vie d'amour avec le Père et que, d'une manière habituelle, avant de connaître des souffrances proprement rédemptrices, on doit passer par bien des souffrances purificatrices¹⁰. L'important est de comprendre que **ce n'est pas notre œuvre, mais quelque chose qui se vit en nous** et par rapport à laquelle nous n'avons qu'à vivre l'abandon au Père.

peut être heureux séparé de l'Amour de Dieu, qui le poursuit de sa divine sollicitude. » (Mensuel *Dieu est Amour*, n° 62 *Contempler une activité d'homme*, p. 47.)

¹⁰ Notons au passage qu'il y a des personnes qui ont naturellement une grande sensibilité spirituelle : elles voient et captent des choses que d'autres ne ressentent pas ou presque pas. Cela ne signifie pas pour autant qu'elles vivent une « solidarité » proprement surnaturelle avec les pécheurs. Il faut tout un chemin pour laisser cette sensibilité se purifier et se diviniser.